

Un Américain, un vrai

Du même auteur

L'Or de la Terre promise

Grasset, 1985

Grasset « Les Cahiers Rouges », 2009

À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT, I

Une étoile brille sur Mount Morris Park

Éditions de l'Olivier, 1994

Points n° P320

Points « Signatures » n° 1925

À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT, II

Un rocher sur l'Hudson

Éditions de l'Olivier, 1995

Points n° P465

Points « Signatures » n° 1920

À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT, III

La Fin de l'exil

Éditions de l'Olivier, 1998

Points n° P702

Points « Signatures » n° 3132

À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT, IV

Requiem pour Harlem

Éditions de l'Olivier, 2000

Points n° P320

Points « Signatures » n° 3133

HENRY ROTH

À LA MERCI D'UN COURANT VIOLENT, V

Un Américain, un vrai

*traduit de l'anglais (États-Unis)
par Michel Lederer*

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

L'édition originale de cet ouvrage
a paru chez W. W. Norton & Company en 2010,
sous le titre : *An American Type*.

ISBN 978.2.82360.341.5

© The Henry Roth Literary Properties Trust, 2010.

© Éditions de l'Olivier
pour l'édition en langue française, 2013.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

À la mémoire de Leah, ma mère :

*« Vois, mon enfant, comment certains fruits mûrissent
au premier éclat du soleil,
tandis que d'autres attendent tout l'été. »*

PROLOGUE

L'impression de voler

Je courtais une jeune femme, si on peut appeler courtoiser les attentions brusques, incertaines et ambiguës que je lui manifestais : en tout cas, novice en la matière, c'était le terme que j'employais.

Je l'avais rencontrée à Yaddo, la colonie d'artistes dont vous avez sans doute entendu parler, où écrivains, peintres et musiciens étaient invités à séjourner pour l'été, ou une partie seulement, dans l'espoir que, libérés des pressions et préoccupations habituelles, et bénéficiant par ailleurs de beaucoup de temps libre, ils pourraient créer. Malheureusement, cela ne marchait pas ainsi, comme vous l'avez sans doute également entendu dire. La plupart d'entre nous avions besoin de pressions et de préoccupations, car une fois là-bas, on traînait, on consacrait des heures à des futilités et à des bavardages. C'était pendant la guerre civile espagnole, en 1938 pour être précis, et bien sûr, nous en discutons, et en particulier du fait que les républicains semblaient à l'aube de la victoire et pourtant incapables de l'obtenir. En ces années-là, il y avait aussi parmi les jeunes intellectuels une sorte de projection de l'esprit marxiste. Je mentionne tout cela afin de rendre compte de la mentalité de l'époque ainsi qu'elle m'apparaissait.

Je m'étais alors engagé à donner un deuxième roman à mon éditeur. J'en avais déjà écrit un grand nombre de pages, qui avaient été acceptées et couvertes de louanges. Il ne me restait plus qu'à le terminer. Or, à partir de là, tout a mal tourné ; en réalité, cela avait déjà commencé avant que je n'arrive à Yaddo – un lieu auquel je n'ai rien à reprocher : on m'a fourni l'environnement nécessaire pour écrire. Simplement, j'avais perdu mon élan, perdu de vue mon

but, mes intentions. Un profond changement s'était opéré en moi dans la manière dont je considérais ma profession, dont je concevais l'objectivité. C'est difficile à expliquer. Je n'ai malheureusement pas assez le sens de l'analyse pour pouvoir cerner le problème, encore que je ne sache pas en quoi y parvenir m'aurait été utile.

Tels sont donc l'esprit général et la situation fâcheuse qui forment le contexte de ce récit. La jeune femme que je courtais – appelons-la M – était bien de sa personne, grande, blonde, pianiste et compositrice, une jeune femme dotée de trésors de patience, de sens pratique et d'autodiscipline, née et élevée dans les meilleures et les plus saines traditions de la Nouvelle-Angleterre et du Middle West. Je me sentais alors suffisamment progressiste et supérieur pour me montrer un tant soit peu dédaigneux envers ces traditions. Je me demandais si ma cour déboucherait sur un résultat concret, sur un avenir, bref, s'il en ressortirait quelque chose. Je me consacrais essentiellement à devenir un artiste – en dépit de tout.

La colonie était située près de Saratoga Springs et je possédais une Ford Model A que je prenais chaque matin avant le petit déjeuner pour me rendre à la station thermale. Il existait à l'époque une espèce de lieu public, un endroit où l'on achetait pour un *penny* des gobelets en carton qu'on remplissait à une fontaine où l'eau jaillissait d'un mince tuyau en faisant des bulles avant de tomber dans un bassin – je précise « en faisant des bulles », car c'était justement l'un de ses attraits.

Depuis mon enfance, je considère l'eau gazeuse comme une fête, quelque chose de difficile à obtenir et qu'on ne peut en réalité qu'acheter, et je me souviens de l'homme de l'eau de Seltz dans l'East Side qui montait laborieusement les étages avec sa dizaine de siphons dans une caisse. Ici, elle était gratuite, et en plus, elle avait des effets bénéfiques. À l'effervescence se mêlait un léger goût de moisi et de soufre, mais l'eau était incomparablement salutaire.

Un jour, j'ai vanté l'efficacité et les vertus tonifiantes des eaux de source à un petit groupe devant l'entrée du bâtiment principal

de Yaddo et invité tous ceux qui le désiraient à m'accompagner le matin. La réponse a presque été unanimement négative. « Boire cette eau ? Ce truc-là ? », voilà ce qu'a été la teneur de leurs commentaires. « Je préférerais encore boire de l'eau boueuse », a déclaré l'un des poètes. Une seule personne a répondu par l'affirmative. C'était M. Elle aimait l'eau ; il est devenu bientôt clair qu'elle l'aimait autant que moi.

Nous n'avons donc pas tardé à effectuer ensemble le trajet de Yaddo à la station thermale en empruntant aux aurores le kilomètre et demi de route bordée d'arbres qui longeait l'hippodrome. La saison des courses allait commencer, et en prime, nous voyions les chevaux s'entraîner – sur la grande piste ou sur une piste d'entraînement à côté, je ne m'en souviens plus. Alors que nous roulions dans le petit matin, nous assistions à ce qui, je suppose, était sur un champ de courses un spectacle habituel, mais nouveau pour nous : les lads ou les jockeys penchés sur l'encolure de leur monture dans un galop plus ou moins poussé. Un cheval – un cheval au pied léger, un cheval au galop – est un animal splendide, et de temps en temps, nous nous arrêtions pour les regarder filer le long de la lice blanche. Extrêmement souples et rapides, ils donnaient parfois l'impression de voler, et l'herbe paraissait plutôt soulevée par leurs magnifiques foulées qu'arrachée par leurs sabots.

Les courses ont débuté. Ni M ni moi n'étions jamais allés sur un hippodrome, et nous avons pensé que l'expérience devait en valoir la peine, d'autant qu'il était tout proche et que, avantage supplémentaire compte tenu de l'indigence traditionnelle des artistes, le spectacle était gratuit. Le champ de courses jouxtait Yaddo d'un côté, et après une courte marche à travers la forêt, nous avait-on dit, on arrivait à l'un des virages de la piste. Que pourrait-il y avoir de plus agréable pour deux amoureux, ou quasi-amoureux, qu'une promenade dans la forêt par une journée estivale ? Nous sommes partis un après-midi.

Nous nous sommes guidés plus ou moins à l'intuition, mais je

crois cependant me rappeler que nous nous repérions à la rumeur qui nous parvenait à travers les arbres. Après avoir escaladé un talus assez raide, nous nous sommes retrouvés devant un grillage. La piste était face à nous, dessinant, pourrait-on dire, un angle bizarre. Nous étions loin des tribunes avec la foule, lesquelles ne formaient qu'une masse confuse de couleurs, tandis que les chevaux qui défilaient se réduisaient à de minuscules silhouettes. Peut-être que la mémoire minimise la scène. Nous étions dans un coin, une sorte de niche d'où nous pouvions observer l'excitation ambiante de loin, presque en secret. Je ne me souviens pas de quoi nous avons parlé ; je sais que nous étions tous deux enchantés par le spectacle, même s'il évoquait un champ de courses miniature dans un œuf de Pâques. Des tribunes s'élevait comme un grondement souterrain – la fanfare, le murmure des voix –, le sentiment d'une animation lointaine qui, même à cette distance, était communicative.

Les chevaux s'ébrouaient, bronchaient, cherchaient à se dérober, tandis qu'on les amenait vers les stalles. La foule s'est tue aussitôt, la trompette a retenti et la course est partie.

Dans la ligne opposée, les chevaux du peloton ont paru encore plus petits, pareils à des jouets montés par des jockeys miniatures semblant, de l'endroit où nous étions, se déplacer au ralenti. Puis ils ont abordé le virage pour venir vers nous, gagnant alors en vitesse et en taille. Ni les chevaux ni leurs cavaliers n'avaient plus l'air de modèles réduits. Ils étaient réels, chaque seconde un peu plus. On devinait tout le sérieux de la course, l'effort suprême, le combat, cependant qu'animal et homme tendaient chacun de leurs muscles pour prendre la tête. Cela n'avait plus rien d'un spectacle miniature, oh non ; ils se livraient à une lutte féroce, impitoyable, rivalisant, cheval et cavalier, les yeux brillants, les jockeys comme recroquevilés, cette souplesse colossale, tranquille, et puis les cris. Ils ont pris le virage corde à gauche, tous les chevaux du peloton ayant pour seul objectif de serrer au plus près la lice. Soudain mon attention, je ne sais pourquoi, a été attirée par quelque chose de bizarre. Peut-être que

ce qui allait arriver était déjà en train d'arriver : un jockey proche de la tête, ou dans la première partie du peloton, un jockey en casaque vert clair, paraissait tomber.

Je n'en croyais pas mes yeux, et mon cerveau a semblé occulter la scène pour lui donner une autre interprétation. Mais il tombait bel et bien, et un instant plus tard, sa monture et lui ont disparu. Puis, dans un assaut furieux, le peloton est passé en trombe, les sabots martelant le sol dans un nuage de couleurs. J'ai jeté un coup d'œil à M. Elle suivait les chevaux de tête qui, après le tournant final, entraient dans la ligne droite, et j'étais presque tenté de regarder moi aussi dans cette direction, comme sous l'effet de l'aspiration qu'ils exerçaient en se déportant dans le virage, mais j'ai regardé en arrière. Le jockey en vert roulait encore sur la piste. Le cheval avait chuté près de lui et battait l'air de ses jambes pour tenter de se remettre debout. Le jockey s'est relevé, s'est glissé sous la lice, puis a traversé la pelouse en boitant et en frottant son pantalon blanc ; les employés de l'hippodrome se sont précipités vers lui. Le pur-sang qui avait réussi enfin à se relever s'est mis à galoper derrière le peloton, mais il ne galopait plus comme un cheval de course. Il y avait quelque chose de terriblement disgracieux dans son allure, et j'ai compris en un instant pourquoi : il avait une jambe arrière cassée. Elle pendait sous lui, aussi ridicule qu'une botte incapable de supporter le poids des cadeaux fourrés dedans.

« Regarde, ai-je dit. Regarde, M. » Elle a détaché ses yeux rivés sur le poteau d'arrivée et s'est tournée vers moi, l'air interrogateur. « Il a la jambe cassée. »

Elle a aussitôt affiché une expression d'horreur, et c'est le mot qu'elle a prononcé : « Quelle horreur !

– Oui, ai-je dit. Ça vient juste de se produire.

– Un si bel animal ! »

Le cheval est passé devant nous en chancelant, a fait encore quelques foulées, puis il s'est écrasé contre la lice. Ses jambes se sont agitées sous lui, mais il n'est plus parvenu à se redresser.

« C'est affreux ! s'est exclamée M.

– Oui.

– Comment est-ce arrivé ?

– Je ne sais pas vraiment. Une bousculade, j’imagine. J’ai vu quelque chose qui brisait le rythme de la course, puis...

– Pauvre bête, un si bel animal.

– Je crois qu’il est foutu.

– Pourquoi ? »

J’ai tendu le bras.

Au milieu de l’hippodrome, un petit camion s’était mis en marche, un camion mortuaire, supposais-je. Des hommes en bottes se tenaient sur les marchepieds. M continuait à me fixer d’un œil interrogateur.

« Ils vont l’abattre.

– Oh ! non ! s’est-elle écriée. Non !

– Sinon, qu’est-ce qu’on pourrait bien en faire ? Il est foutu. »

Elle a poussé un cri, puis s’est élancée pour dévaler le talus.

« Attends ! » J’ai avancé la main pour la retenir.

« Non ! Je t’en prie !

– Qu’est-ce qui te prend ?

– Je ne veux pas mourir.

– Toi ?

– Les balles, ça ricoche. J’ai peur.

– Juste une seconde. Je veux voir ce qui va se passer. »

J’avais descendu la pente sur quelques mètres et j’ai entrepris de la remonter. Le camion venait de s’arrêter à côté du cheval. Les hommes avaient déjà sauté à terre. Certains étaient agenouillés, d’autres accroupis près du pur-sang pour l’examiner. Ils ont discuté un instant, puis comme dans l’expectative, le groupe s’est écarté pour former un demi-cercle tandis qu’en émergeait un homme armé d’un pistolet qu’il a pointé à quelques centimètres de la tête de l’animal. La détonation a paru étrangement insignifiante pour un événement aussi terrible, aussi grave. Je les ai regardés charger le cadavre dans le camion, et je ne sais pourquoi, une scène similaire m’est revenue en mémoire, une image de mon enfance, depuis longtemps dispa-

PROLOGUE

rue, d'un flic qui, dans l'East Side, abattait un cheval tombé dans la neige, puis celle du treuil d'un grand camion vert hissant petit à petit l'animal à son bord.

M souriait à présent, un peu calmée. « Excuse-moi pour ma sensiblerie. »

J'ai haussé les épaules. « Quelle importance ? J'espère ne pas avoir été trop brusque.

– Non. Tu as simplement été toi-même. »

J'ai éclaté de rire. « Nous venons ici une fois dans notre vie, et une chose pareille se produit une fois sur mille ou un million. Et sous nos yeux.

– Tu es déçu ?

– Non, je n'avais pas parié sur lui. Mais quand je l'ai vu tomber, j'ai éprouvé un sentiment de perte. »

Elle m'a considéré d'un air compréhensif. « On peut rester pour la course d'après si tu veux.

– Non, à moins que tu n'y tiennes. »

Elle a fait non de la tête.

« Alors, rentrons, ai-je repris. Passe devant, tu as un meilleur sens de l'orientation que moi. » Je l'ai suivie dans le petit bois sombre qui bordait l'hippodrome. Devant nous, il y avait une clairière où le soleil pénétrait, et derrière, une scène à laquelle je songerais très souvent, celle d'un cheval abattu tandis que la course devenait réelle.

PREMIÈRE PARTIE

Albuquerque, New York

CHAPITRE 1

Il se réveillait tôt, à quatre heures et demie, puis il restait au lit une heure de plus dans l'espoir de se rendormir. Autrefois, il aurait été certain d'y parvenir. Il réservait son comprimé de Valium (il s'en accordait un par jour) pour ce moment-là, vers quatre ou cinq heures du matin. Pourtant, prendre le tranquillisant au coucher lui assurait a priori une plus longue nuit de sommeil. Le changement de programme semblait laisser en paix ses intestins imprévisibles et lui éviter de se lever pour aller aux toilettes à une ou deux heures du matin, comme un zombie gémissant, torturé par l'arthrite. Aujourd'hui, debout depuis cinq heures, il s'était attelé à sa routine quotidienne, avalant avec un verre d'eau chaude un demi-comprimé de Percocet, un puissant analgésique, associé à un comprimé entier de Tylenol générique, avant de monter le thermostat dans le bureau et le séjour. Lorsque la bouilloire en verre sur la cuisinière émit son sifflement tremblotant, il se prépara une demi-tasse d'un mélange de café instantané et de chocolat en poudre – un café-cacao, pourrait-on l'appeler –, s'installa sur un tabouret car c'était moins douloureux pour lui de se lever de ce siège-là que d'une chaise ordinaire, puis il but quelques gorgées de sa boisson chaude. Le breuvage parut apaiser un peu les tristes maux de son existence.

Traversant le séjour pour aller prendre sa douche, il s'arrêta pour allumer le téléviseur couleur sur la chaîne des informations. Des scènes de préparatifs de guerre et de séparations déchirantes passaient à l'écran : femmes et enfants de soldats américains éplorés, parents en larmes sur les quais ; au premier plan, les étreintes et les

embrassades, en arrière-plan, le transport de troupes, un croiseur aux lignes pures. Sur d'autres images, quelques manifestants résolus, des pacifistes, brandissaient leurs pancartes. C'était à la veille de la guerre du Golfe, il était seul à Albuquerque, Nouveau-Mexique, et sa femme était morte.

Il avait perdu son inspiration et ne se sentait plus motivé pour écrire, pour faire comme par le passé. Quant à savoir s'il retrouverait son enthousiasme, il n'aurait su le dire. Il en doutait. Il avait eu quatre-vingt-quatre ans huit mois auparavant, et il fallait s'attendre à ce que sa vitalité diminue progressivement. Un accroissement négatif avec le temps, comme pour une pile, la dérivée de V , où V désigne la Vitalité, par rapport à T , le Temps, étant égale à moins T , cela donne une équation exponentielle. Il se percevait ainsi, infirme, instable, mentalement affaibli. Stupide d'espérer des élans de prose vivante, inspirée. Mieux valait se consacrer à mettre toutes ses affaires en ordre avant la fin plutôt qu'à fouetter l'âne rétif et décati de l'imagination – pour paraphraser la métaphore élisabéthaine.

Depuis la mort de sa femme, il avait déjà accompli beaucoup de choses en ce domaine. Il avait enfin écrit ses dernières volontés et rédigé son testament. La veille, il avait reçu une lettre de son avocat lui apprenant que le testament de M avait été homologué. Restait à publier deux semaines durant un avis dans les journaux locaux invitant d'éventuels héritiers légitimes à se faire connaître, après quoi il serait trop tard. Une simple formalité. Il ne voyait personne qui aurait pu revendiquer quoi que ce soit. Ainsi, dans quelques semaines, tout ce qui avait été à elle, ou tout ce qu'ils avaient partagé, serait légalement à lui – ses bibelots en or et en argent déposés dans un coffre à la banque, les vêtements demeurés suspendus dans son placard à elle situé dans son bureau à lui, de même que ceux rangés dans les deux commodes de la chambre.

Suffisamment de temps avait passé, neuf mois, pour qu'il se fût

Réalisation : Nord Compo à Villeneuve-d'Ascq
Impression : Normandie Roto s.a.s à Lonrai
Dépôt légal : octobre 2013 N° 725 (13XXXX)
Imprimé en France

